

2^e année. — N° 98.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES
(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr ; Étranger : 20 fr.)

30 Septembre 1916
(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 39 61)

J'ai vu



DANS LA GUEULE D'UN 400

FOP 47

Fai vu.

L'avion du général Cordonnier survolant le Vardar (vue prise d'un avion de chasse convoyeur.)



Le général Cordonnier prend la place de l'observateur.

**AVANT L'ATTAQUE, LE G^{ral} CORDONNIER (+)
SURVOLE LES POSITIONS BULGARES**

Sur tout le front macédonien, les troupes alliées progressent, chassant devant elles les Bulgares. L'offensive est maintenant prise par toute l'armée internationale de Salonique que dirige le général Sarrail. Sous les ordres du général Cordonnier, les troupes françaises viennent d'enlever Florina et elles progressent irrésistiblement dans la vallée du Vardar. Le général Cordonnier, qui faillit jadis devenir le grand maître de l'Aviation, ne remet à personne la conduite des opérations ; à bord d'un avion, le commandant du contingent français explore lui-même les lignes ennemies qui, bientôt, tomberont irrésistiblement sous les assauts répétés de ses soldats.

Au retour, le général recroisne sur la carte les positions repérées.



(Cl. Henri Manuel.)

DEUX BONS OUVRIERS DE LA VICTOIRE : ALBERT THOMAS ET LLOYD GEORGE

Tous deux sont ministres des munitions, l'un en France et l'autre en Angleterre, et tous deux, organisateurs magnifiques et travailleurs acharnés, ont accompli des prodiges. Lorsqu'ils sont arrivés au pouvoir, on commençait seulement à se rendre compte de l'importance du matériel, de l'artillerie lourde surtout, et de la prodigieuse quantité de munitions qu'il fallait avoir en réserve pour jouer avec nos alliés la partie décisive.

C'est qu'il fallait non seulement armer la France et l'Angleterre, mais aussi l'Italie, la Russie, l'armée d'Orient et l'armée serbe reconstituée. Grâce à eux, partout les usines ont surgi du sol. Nous sommes enfin prêts. La résistance de Verdun, la marche de Brousiloff, l'offensive de la Somme, le déclenchement de la Roumanie, ce sont Albert Thomas et Lloyd George qui les ont rendus possibles. Ils ont bien mérité de la patrie.

L'HUMOUR



L'HUMOUR de Tommy diffère de la gaité du Poilu français comme Lidoire et Potiron de Courteline différent des soldats de Kipling. En fait, tous les soldats sont gens gais, insouciantes et amateurs de bonnes plaisanteries. Mais il y a des nuances. Le bersaglieri sera gai avec l'exubérance de la flamme ardente qui brûle en ses veines; le fantassin russe mêlera à sa gaité le mysticisme religieux qui plane, immense et magique, sur la sainte Russie.

Tommy, par contre, est un humoriste tranquille, lent à s'emouvoir, puéril comme le grand enfant qu'est tout soldat en campagne, mais doué d'un sens précieux de l'ironie qui prête une saveur très spéciale à ses boutades, à ses conversations et à ses actes.

Son humour varie suivant son origine irlandaise, écossaise, galloise ou anglaise. Par exemple, la réponse suivante faite par un *highlander* à la demoiselle de magasin d'un bazar de Béthune, ne pouvait vraiment, pour qui les connaît, sortir que de la bouche d'un *highlander*.

Notre homme voulait acheter un couteau. La vendeuse, qui depuis deux ans s'est perfectionnée dans la langue de Dickens, expliquait dans son meilleur anglais qu'elle avait de beaux couteaux à un franc, composés de quatre lames et d'un tire-bouchon. Alors le *highlander* de la regarder sous ses sourcils broussailleux et de lui dire avec son incomparable accent :

— Vous n'en avez pas qui aient une lame et quatre tire-bouchons?

La question fera sourire quiconque connaît la dilection des Ecossais pour le whisky, le brandy, le rhum et autres boissons reconfortantes... Sympathiques Ecossais dont les favoris de l'âge Victorian n'étaient pas sans utilité puisque le proverbe malicieux dit :

« Les deux favoris bien souvent nous indiquent d'où vient le vent... »

Braves Ecossais dont les prunelles si bleues sont un morceau du ciel de vos Highlands pittoresques, vous êtes des humoristes nés !

Un jour, deux officiers d'infanterie légère d'Ecosse (H. L. I. en style militaire abrégé) étaient assis sur la lisière d'un bois, le long de la route d'Amiens à Albert. Ils discutaient sur les essences des arbres et, novices en arboriculture pariaient, l'un pour des chênes, l'autre pour des hêtres. Ils appelèrent un de leurs hommes, un campagnard des Grampians et lui dirent en montrant l'un des chênes :

— Mac Leod, quelle sorte d'arbre est-ce? Le Highlander regarda attentivement, tira sa baïonnette, fit



une entaille dans l'écorce et répondit gravement, les talons en équerre :

— Sir, cet arbre est en bois.

Un officier d'infanterie nous racontait un jour au mess du ... bataillon gallois l'étonnante répo-

DE TOMMY



— Aussi pourquoi ne portez-vous pas votre « dixie » par l'anse?

— Peux pas ! Deux balles de shrapnell viennent de la traverser, alors je suis obligé de boucher les deux trous avec mes doigts pour que la soupe ne f... pas le camp... Heureusement, j'étais flûtiste avant la guerre !

Et le Tommy de continuer son chemin en jurant de plus belle.

Car la gaité ne perd pas ses droits dans les tranchées anglaises.

Je me souviens avoir vu un jour à l'entrée d'un *dugout* (abri souterrain) cette inscription sarcastique :

« Les Pieds-Nickelés, les Trouillards et les Tire-au-flanc ne sont plus admis ici. »

Mais une main vengeresse et non moins sarcastique avait écrit en travers :

« Salle comble. »

♦ ♦ ♦

On sait que l'introduction du service obligatoire en Grande-Bretagne a suscité chez certaines recrues des cas de conscience cornéliens.

Quelques-uns de ces citoyens britanniques, après s'être interrogés, ont découvert qu'il était très mal de tuer des Boches et que, la morale interdisant de porter les armes contre nos semblables, il leur était impossible de s'enrôler dans la *Kitchener Army*.

Ces consciencieux objectors, ainsi qu'on les a baptisés Outre-Manche, sont dans l'armée, dans les journaux et dans la majorité du public, considérés comme des candidats à l'embusquage et n'ont pas précisément une bonne presse.

Un Tommy qui, avant d'être sur le front français, avait rempli les fonctions de secrétaire d'un comité de revision de « consciencieux objectives », me raconta qu'un jour le Conseil devait examiner les cas d'exemption présentés par ces recrues.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, taillé en hercule et jouissant d'une santé parfaite, vint expliquer au président ses convictions intimes ne lui permettaient pas de lever la main sur un autre homme, fût-il un ennemi de l'Angleterre.

Le Président étonné regarda le gailard à la carrure athlétique et lui demanda :

— Quelle est votre profession?

— Je suis champion de boxe, répondit doucement le candidat.

Dessins de l'auteur.

MAURICE DEKOBRA.



Flegmatique Tommy attendant qu'une mine explose sous ses pieds.



Où Tommy constate que la beauté française est quelquefois surfaite.

un de ses hommes dans la tranchée d'X... La section occupée par la compagnie étant minée par les Boches, on décida de l'évacuer, mais on laissa une sentinelle devant les créneaux de la seconde ligne. L'officier, expliquant au Tommy sa consigne, lui dit :

— Barker, vous resterez ici, mais si la mine explose, vous donnerez un coup de sifflet, compris?

— Yes, Sir, répliqua le Tommy impassible. Mais faudra-t-il siffler en sautant dans l'air ou en retombant par terre?

♦ ♦ ♦

En langage Tommy, la marmite dans laquelle l'escouade fait cuire la soupe s'appelle une « dixie ».

Un jour je rencontre dans un boyau de communication un fusilier irlandais qui portait avec difficulté une dixie fumante et jurait comme un sapeur. L'officier anglais qui m'accompagnait se retourne et lui demande la cause de ses imprécations :

— Sir, ça me brûle les doigts !



LA BEAUTÉ VIENT EN AIDE A LA BONTÉ

"J'ai Vu" a déjà publié, en heureuse opposition aux terribles réalités de la guerre, de calmes clichés d'art qui éternisent la grâce d'un geste de femme. une attitude séduisante, un simple et joli sourire... Tout ceci, qui fait le charme de leur sexe, les jeunes Américaines l'apprennent souvent dès l'enfance, en des collèges d'eurythmie, à même la libre nature... Pour

l'instant, leurs blanches et chastes théories ont un autre but qu'elles-mêmes : les voici qui travaillent, qui "répètent" pour une grande fête de charité récemment organisée à San Francisco, au profit des blessés alliés. La douceur et la joie de vivre sauront, de cet autre côté de l'immense Atlantique, où l'on se bat sans trêve, d'autres corps ceux-là pantelants et désespérés...

LA GUERRE EN DOBROUDJA

Nous avons déjà signalé dans un de nos derniers numéros de quelle importance était pour l'offensive russe, la maîtrise de cette partie de la Roumanie qu'on appelle la Dobroudja. Située entre le Danube à l'ouest et au nord, la mer Noire à l'est et la Bulgarie au sud, elle est, pour nos alliés, le chemin le plus direct vers Constantinople, en passant même, au besoin, par Sofia. Les Bulgares-Allemands, conscients du danger, y préparent un formidable effort sous les ordres de ce ma-

La Dobroudja est une vaste tête de pont offensive roumaine.

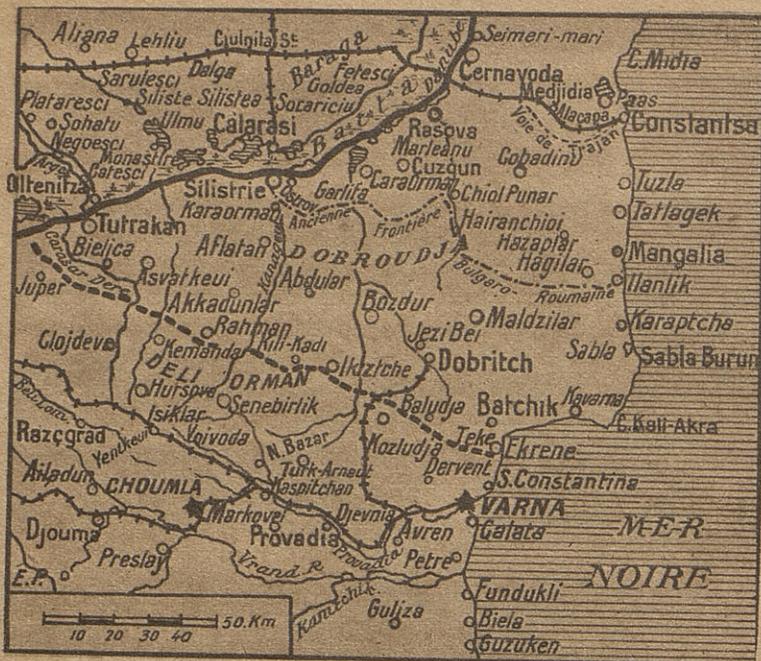
Les Bulgares auraient pu se borner à la défensive devant la Dobroudja pour porter leur effort ailleurs. C'était risquer une situation précaire. La frontière roumano-bulgare de la Dobroudja est une ligne purement conventionnelle à travers un territoire absolument plat, souvent marécageux, et sans rien qui permette à un défenseur de s'accrocher au terrain. Elle s'étend sur une longueur de plus de 150 kilomètres, ce qui, sur ce terrain-là, suppose des effectifs de défense presque aussi forts qu'une offensive résolue dans une bonne direction. Il y a donc avantage, si les moyens s'y prêtent, à supprimer avant tout les menaces contenues dans l'existence même du bastion roumain de la Dobroudja, quelles que soient d'ailleurs les intentions ultérieures du général en chef, défensive sur la ligne plus avantageuse du Danube, ou offensive au nord du fleuve. Dans les deux alternatives, il est nécessaire de s'assurer de la Dobroudja.

Naturellement, l'attaque de la Dobroudja demande à être couverte contre une contre-attaque possible venant du Danube. Cette contre-attaque est redoutable surtout aux terminus des chemins de fer roumains sur le Danube, savoir Roustchouk, d'où elle peut prendre l'attaque à revers, Tutrakan, d'où elle peut la prendre de flanc, et Silistrie, d'où elle la menace obliquement.

LA MARCHÉ DE L'OFFENSIVE BULGARE

Cet exposé éclairera les premières informations transmises par le télégraphe. Elles montrent trois principales colonnes bulgares en mouvement, toutes trois pénétrant dans la Dobroudja. L'une, colonne de droite, marche parallèlement au rivage de la mer Noire, par Dobritch dans la direction de Nedjidie, sur le chemin de fer du port roumain de Constantza à Bucarest; l'autre, au centre, est sur la route de Silistrie, celle de gauche est devant Tutrakan. Ces trois colonnes composent l'armée bulgare de la conquête du bastion, ou l'armée du flanquement de droite du territoire bulgare. Son mouvement unit les exigences stratégiques et une intention politique, la récupération du territoire perdu par le traité de Bucarest en 1913.

La contre-manœuvre roumaine semble écrite, elle aussi, sur la carte et dans le jeu des alliances. Composée de seize divisions seulement qui, peut-être, sont susceptibles d'une légère augmentation, l'armée de cam-



Carte de la Dobroudja, où les Bulgares-Allemands essayent d'arrêter les armées russo-roumaines qui marchent sur Constantinople. (Au-dessous) : Mackensen (+), chef des armées bulgare-allemandes en Dobroudja inspecte à la jumelle les positions ennemies.

pagne roumaine est en présence, du côté de la Hongrie, d'une mission suffisamment chargée de risques pour ne détacher du côté bulgare qu'une minime fraction de ses forces. Elle doit probablement confier sa couverture sur le Danube à des troupes de deuxième ligne principalement. Cette insuffisance relative aura été examinée dans les pourparlers avec les Alliés, soit les Russes, et l'on peut constater déjà que ces derniers ont assumé la part du plan d'opérations qui intéresse la Dobroudja. A eux l'offensive par la rive droite du Danube inférieur, aux troupes roumaines de seconde ligne, renforcées s'il le faut d'éléments russes, la défense du fleuve.

Que le mouvement russe par la Dobroudja aboutisse, cette défense se transformera à son tour en offensive. La poussée dans le plan bulgare lui ouvre la route; les succès ennemis de Silistrie, de Tutrakan s'effondrent; elle devient par la force des choses l'aile droite du mouvement qu'elle accompagnera en traversant le fleuve.

Qu'on examine maintenant les premières informations télégraphiques à la lumière de cette hypothèse. On comprendra premièrement l'intention des informateurs allemands faisant mousser le succès de Tutrakan pour lui imprimer un caractère décisif et définitif, alors que jusqu'à confirmation par une victoire remportée sur l'armée russe de la Dobroudja, il ne peut être que provisoire et

neur d'armées qui s'appelle Mackensen. La Dobroudja est d'ailleurs un terrain classique de carnages, et le sort de la Turquie, de la Bulgarie et même des empires austro-allemands va s'y jouer. Nous sommes donc sûrs d'intéresser nos lecteurs en publiant ci-dessous une étude sur la Dobroudja et les opérations de guerre qui s'y déroulent. Nous l'empruntons à notre grand confrère, le *Journal de Genève*, dont les articles, on le sait, font autorité en la matière.

suspensif. L'affaire de Tutrakan aurait eu l'ampleur affirmée par Berlin, elle aurait même mis les Bulgares en possession du passage de la rivière, ils n'en pourraient pas profiter s'ils savaient les Russes en mesure de les repousser chez eux.

On comprendra secondement pourquoi même la victoire aux 20 000 prisonniers célébrée à Berlin mettait peu en péril Bucarest et par conséquent pourquoi elle justifiait le scepticisme avec lequel elle a été accueillie. Bucarest est plus efficacement couverte par l'armée russe offensive de la Dobroudja que par les barrages défensifs établis sur le Danube. Le cas est analogue à celui de Moltke, au début de la campagne de 1870, couvrant plus efficacement l'Allemagne du Sud par sa concentration dans le Palatinat, qu'en bordant le Rhin.

LES HYPOTHESES STRATÉGIQUES DES OPÉRATIONS GERMANO-BULGARES

On comprendra enfin l'échelonnement des hypothèses stratégiques auquel prête l'opération germano-bulgare actuelle. Théoriquement, on peut supposer :

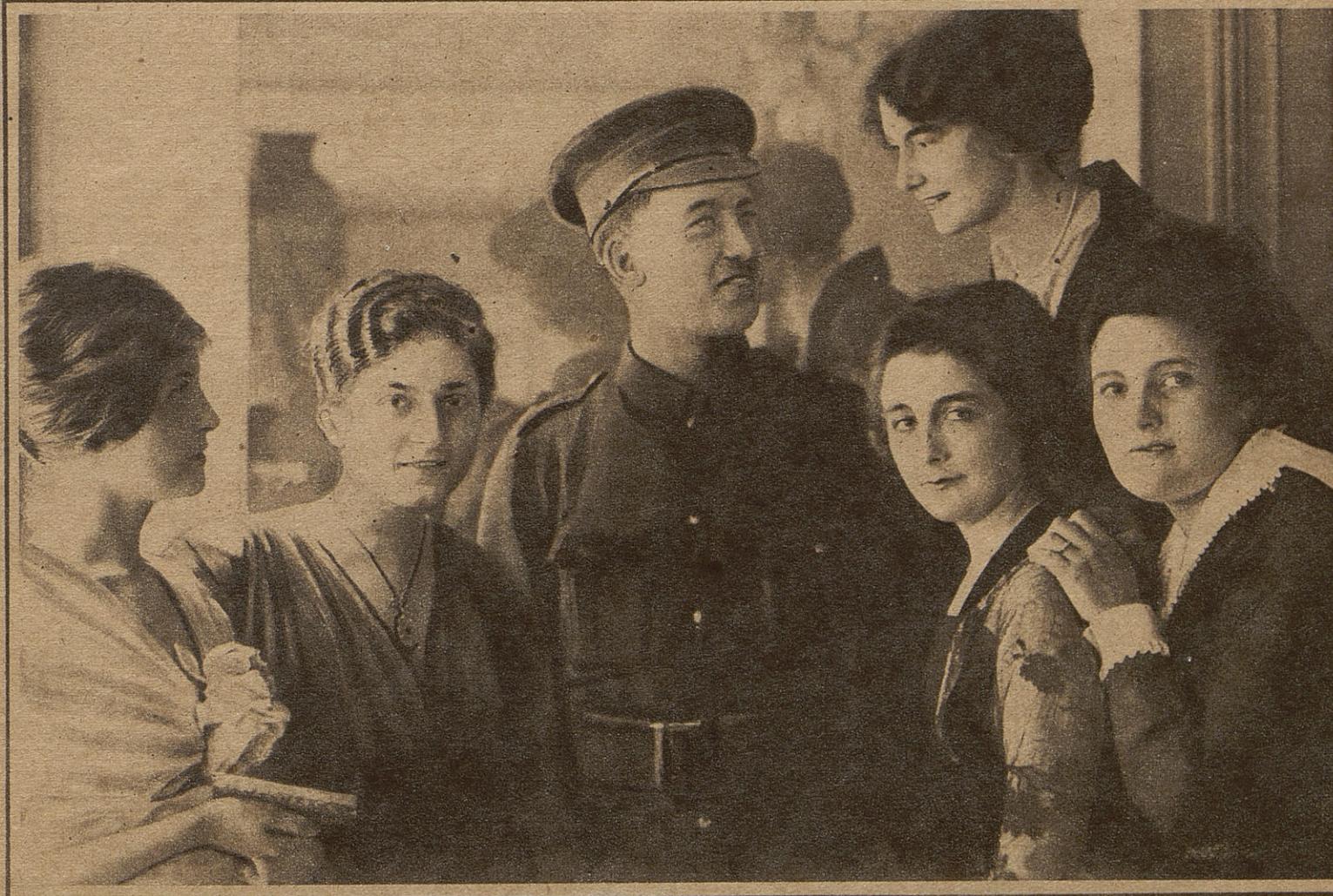
1^o Une offensive contre la Roumanie à objectif décisif rapidement atteint. Une armée franchit le Danube sur le front Roustchouk - Tutrakan - Silistrie, tandis qu'une autre armée se prépare à battre les Russes de la Dobroudja. Cette hypothèse suppose, pratiquement, des effectifs dont les Bulgares, même assistés des Turcs et des Allemands, ne semblent pas devoir disposer.

2^o Une offensive à objectif décisif mais à mouvements successifs. Toutes les forces disponibles sont dirigées contre les Russes de la Dobroudja, qui devront être mis hors de cause. L'armée victorieuse se retournera alors du côté des Roumains et franchira le Danube. A cet effet, elle s'empare à l'avance des têtes de pont de Tutrakan et de Silistrie, tant pour empêcher les Roumains de venir au secours des Russes pendant la bataille, que pour s'assurer le passage après celle-ci.

3^o Une défensive par offensive partielle. L'objectif dans la Dobroudja est le même que dans le cas précédent, mais le second mouvement est supprimé. L'entreprise vers Tutrakan et Silistrie ne recherche pas l'occupation des passages, mais seulement celle de têtes de pont défensives afin d'interdire le passage aux Roumains.

Des trois hypothèses, et si l'on tient compte surtout de la situation d'ensemble sur tout le front d'Orient, de la mer Baltique à la mer Egée, la troisième est la plus vraisemblable.

F. F.



UN FILLEUL POUR TOUTES !

Il est, dans le monde de la couture, une mode charmante : chaque atelier, ou chaque « rayon », adopte un filleul de guerre en commun. L'heureux élu reçoit ainsi dans la tranchée maints colis collectifs et des lettres plus personnelles... Aussi n'a-t-il, quand il vient en permission, que l'embaras du choix devant tant d'aimables marraines. Ici, un alpin, un vrai poilu, déjeune

au réfectoire, en compagnie d'un essaim de jeunes modistes ; là, un Tommy est fêté par de gaies vendeuses. Toutes sont plaisantes, certes ! mais il en est une, à n'en pas douter, vers laquelle iront les préférences du glorieux guerrier... ces agapes fraternelles ne seront peut-être que l'ébauche d'une idylle ; et « cela finira par un mariage » comme dans les romans !...

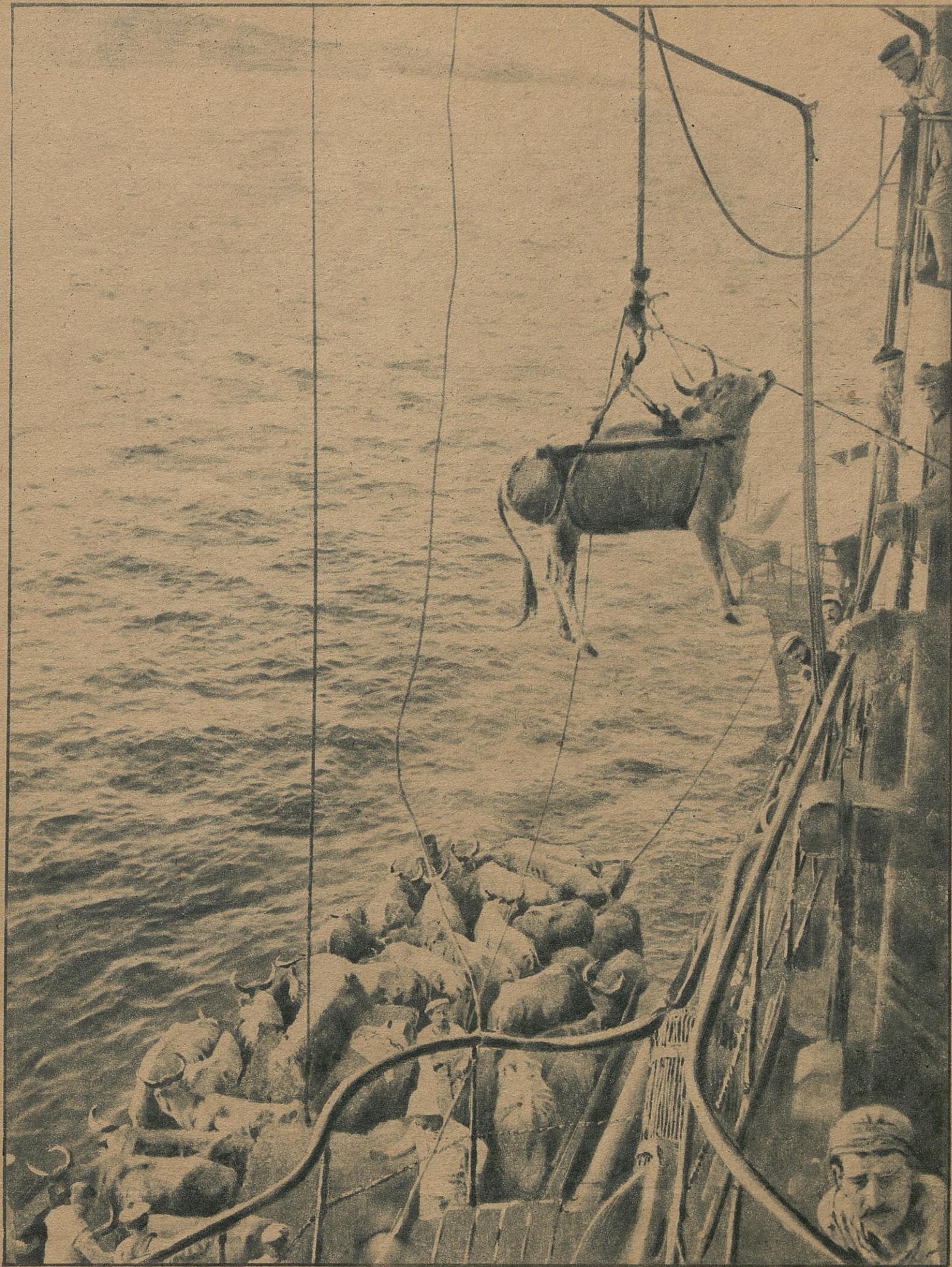
J'ai vu...



DANS LA FORÊT TRANQUILLE...

Les gros canons, massés là, attendent leur tour d'entrer dans la fournaise. Les uns contre les autres, ces géants au repos, par un hasard curieux, sont tous braqués dans la même direction : celle de l'ennemi. Leurs gueules sont encore muettes, mais toujours menaçantes. Certes ! plusieurs d'entre eux, dans

la grande aventure, seront broyés par les canons rivaux ; et leur agonie sera vivante et humaine, car les servants, hélas ! pantelleront, déchiquetés, eux aussi, au pied des affûts. Mais les autres iront plus loin, toujours plus loin, venger, en crachant le feu, les grandes voix mortes de leurs frères d'airain...



LE RAVITAILLEMENT DE L'ARMÉE D'ORIENT, LES BŒUFS DANS L'ÉGÉE

A mesure que notre armée d'Orient s'enfoncera victorieusement à l'intérieur des terres balkaniques, le problème de son ravitaillement se fera plus ardu. Notre indispensable base de Salonique n'y suffit plus : elle-même, est appelée,

Voici, dans la rade du Pirée, le débarquement des bœufs de boucherie destinés à l'alimentation des troupes anglo-françaises. Ce bœuf, qui se balance présentement au-dessus des flots bleus de la fabuleuse Egée, se doute-t-il que, par une métempsychose née de la guerre, il va bientôt devenir « singe »?...

LE PERMISSIONNAIRE

Le capitaine André Noël est arrivé l'après-midi, à trois heures, pour une permission de six jours; il est tombé dans les bras de sa femme Elise, qui est une petite femme délicieuse; il s'est rasé, il s'est baigné, il a revêtu un uniforme pimpant sur lequel battent la Légion d'honneur et la Croix de guerre.

ANDRÉ. — Et maintenant, ma bonne femme, je suis tout à toi !

ELISE. — Voici le programme.

ANDRÉ. — Tu as fait un programme ?

ELISE. — Dame ! six jours, ça passe vite ; nous n'avons pas de temps à perdre. Tu comprends bien que j'ai annoncé ton arrivée à tout le monde et que tout le monde veut te voir.

ANDRÉ. — C'est curieux, moi, je n'ai le désir de voir personne.

ELISE. — Merci tout de même !

ANDRÉ. — Que toi, bien sûr ! Il me semble que je ne pourrais pas mieux passer mes six jours que près de toi, toute seule. Tu ne me parlerais pas de la guerre ; je me reprendrais, je me reposerais sans être obligé de raconter mille fois les mêmes histoires...

ELISE (gentiment). — Comme tu es égoïste, mon chéri ! Tu penses bien que je ne peux pas refuser à maman de dîner chez elle ; j'ai promis pour ce soir, elle a invité l'oncle Emile, le cousin Alfred... Enfin, nous serons quatorze.

ANDRÉ (riant). — Mais c'est affreux ce que tu m'annonces !

ELISE. — J'ai dit que nous serions là à sept heures juste ; nous dînerons vite et nous filerons...

ANDRÉ. — Bravo ! nous pourrions nous coucher de bonne heure.

ELISE. — Oui... Enfin, vers onze heures et demie, j'ai loué une loge pour la revue des Capucines ; nous retrouverons les Gusky. Tu es content de revoir les Gusky ?

ANDRÉ. — Le programme est un peu chargé, le dîner, ta mère, une revue, les Gusky...

ELISE. — Songe que tu ne restes à Paris que six jours... Demain, nous ferons la grasse matinée ; tu n'auras pas volé de rester dans des draps tièdes depuis le temps que tu couches au petit bonheur.

ANDRÉ. — Je m'en réjouis d'avance.

ELISE. — A neuf heures, ton tailleur viendra.

ANDRÉ. — Mon tailleur ? pourquoi faire ?

ELISE. — Un manteau pour cet hiver...

ANDRÉ. — Mais celui de l'année dernière ?

ELISE. — Tu l'emporteras là-bas. Je veux que tu sois étincelant quand tu te promènes avec moi.

ANDRÉ. — Coquette !

ELISE. — J'ai de l'amour-propre pour toi, mon loup ! Quand ton tailleur aura pris tes mesures... (Elle feuillette un petit carnet), nous irons dans les magasins.

ANDRÉ. — Tu n'as pas la prétention tout de même de me traîner dans les magasins !

ELISE. — Ce n'est pas pour toi, c'est pour moi ! J'ai un tas de choses à acheter ; je veux que tu me donnes ton goût !

ANDRÉ. — Je t'adore, mais tu m'ennuies un peu !

ELISE. — Tais-toi, grand méchant ! En sortant des magasins, nous irons déjeuner chez Yvonne !

ANDRÉ. — Ah ! non !

ELISE. — C'est ta sœur, ce n'est pas la mienne ! Tu n'y es pas allé la dernière fois. Ça a fait des tas de chichis.

ANDRÉ. — Ah ! la guerre ! la guerre !

ELISE. — D'ailleurs, de toute façon il faut que nous déjeunions, chez elle ou

autre part ! A trois heures, nous irons au cinéma.

ANDRÉ. — Voilà que tu veux me traîner au cinéma à présent ?

ELISE. — Il y a des films de guerre merveilleux !

ANDRÉ. — Mais la guerre, mon petit, je la connais, je la fais ; tous les cinémas du monde...

ELISE. — Ce n'est pas pour toi, c'est pour moi, tu m'expliqueras ; il y a un tas de choses que je ne comprends pas.

ANDRÉ (souriant). — Au fond, tu ne me laisseras pas une minute de tranquillité.

ELISE. — Mais si, tu verras. Après le ciné, on ira chez le docteur Matin où nous avons un thé.

ANDRÉ. — La barbe !

ELISE. — Tu adores le docteur Matin.

ANDRÉ. — Je l'adore, mais au café ! Il est bien plus amusant au café que chez lui ; chez lui, il y a sa femme !

ELISE. — Justement, elle est extrêmement susceptible, il ne faut pas la vexer.

ANDRÉ. — Si tu savais comme je m'en...

ELISE. — Oh ! toi, je sais ! tu es au front, tu t'en moques, mais c'est moi qui ai tous les ennuis quand tu es parti. D'ailleurs, en sortant de chez eux, je te laisserai toute ta liberté. J'irai me faire donner un cran !

ANDRÉ. — Quoi ?

ELISE. — Me faire onduler, quoi ! Tu vois combien je suis gentille, je ne te force pas à m'accompagner chez mon coiffeur.

ANDRÉ. — Je déborde de reconnaissance. Pourquoi vas-tu te faire onduler à six heures du soir ?

ELISE. — Pour aller à la Comédie-Française.

ANDRÉ. — Quand ?

ELISE. — Demain soir ! j'ai la loge du préfet.

ANDRÉ. — Ah non ! non ! à la Comédie-Française, on ne m'aura pas !

ELISE. — Tu ne peux pas refuser sa loge au préfet.

ANDRÉ. — Non, je vais me gêner. — Tu ne te rends pas compte, je te jure ! Je ne suis pas venu en permission pour me traîner de thé en dîners, de dîners en cinémas et de cinémas en théâtre. Le théâtre m'ennuie, les gens m'ennuient, ils ont tous une conversation plus ou moins ridicule...

ELISE. — André, tu n'es vraiment pas gentil !

ANDRÉ. — Mais si ! mais si ! J'ai un besoin d'intimité que tu devrais comprendre mieux que personne ! Je n'ai qu'un besoin, c'est de rester près de toi, de t'entendre, de te regarder... chez toi... chez nous, à la maison, dans nos meubles, nos bibelots... dans ton atmosphère !

ELISE. — Pendant six jours !

ANDRÉ. — Et ils passeront vite, je t'en réponde !

ELISE. — Mais, avant la guerre, tu ne pensais qu'à sortir.

ANDRÉ. — Oui, il y a eu, il y a encore la guerre ! Et je m'étonne...

ELISE. — De quoi ?

ANDRÉ. — De voir que, pour certaines gens, la guerre n'a vraiment rien changé !

ELISE. — Je ne pensais pas que tu étais venu en permission pour me faire une scène.

ANDRÉ. — Mais non, mon petit, je comprends bien que tu fais tout ça par gentillesse, pour me distraire. Tu veux, pendant les six jours que je passe près de toi, me faire goûter toutes les joies, connaître tous les plaisirs de la vie mondaine. Mais il faut

que tu saches que ce n'est pas avec l'appétit de ces choses-là que nous arrivons. Nous avons le besoin d'une détente, tu entends, que vous autres vous ne pouvez soupçonner.

ELISE (grave). — C'est bien, André ! Nous ferons ce que tu voudras.

ANDRÉ. — N'y mets pas de mauvaise humeur, va ! Décommande toutes les loges et tous les dîners et laisse-moi vivre pour toi... pour nous ! ici, sans sortir ; et si nous sortons, nous sortirons seuls, au bras l'un de l'autre, serrés l'un près de l'autre, en fuyant les gêneurs et les intrus. Ah ! si tu savais la drôle d'impression qu'on peut avoir quand un ami qui est resté à l'arrière murmure : « C'est long ! » Quand ton oncle qui n'a entendu que le canon du Mont-Valérien demande avec anxiété si l'on aura une campagne d'hiver ; quand ta mère verse un pleur en s'informant de sa propriété de Noyons ou bien que ta tante Anna déclare, en faisant la moue : « Vous n'avez que deux citations, mais le fils de mon concierge en a cinq ! »

ELISE. — Tout ça a si peu d'importance !

ANDRÉ. — Ne crois pas ça, mon chéri. Nous avons tous une bonne humeur admirable, une bonne humeur dont vous ignorez le mérite.

ELISE. — Tu es injuste, nous savons bien tout ce qu'on vous doit.

ANDRÉ. — Quand on a vécu les heures que nous avons vécues, nous voudrions trouver dans les regards un tel respect, une telle tendresse, un tel amour ! Nous voudrions vous voir reconnaissants du miracle que nous avons réalisé d'être encore là.

ELISE. — Mais, je t'adore, André, — et tu le sais.

ANDRÉ. — Alors ? Aime-moi pour moi !... Ne sacrifions aucune des heures, aucune des minutes que nous avons à vivre ensemble ! Egoïstes ? N'avons-nous pas le droit de l'être quand nous venons à l'arrière, puisque là-bas nous nous sacrifions sans arrière-pensée.

ELISE (doucement). — Mon capitaine, je suis à vos ordres !

ANDRÉ. — Voici mon programme, ma petite ! Tu t'es donné beaucoup de mal pour organiser un tas de choses, tu vas t'en donner un peu pour tout désorganiser.

ELISE. — Tu vas encore nous brouiller avec la famille et tous nos amis.

ANDRÉ. — Tiens, voilà une chose qui n'a pas d'importance ! et si, après mon départ, on te fait des observations, tu répondras : « C'est la faute à André et, si vous avez quelque chose à lui dire, ne vous gênez pas, allez le trouver dans sa tranchée, un peu au sud de la Somme, il sera ravi de vous y voir ! »

ELISE. — Au fond, tu sais que j'aime autant t'avoir tout à moi, mon héros !

ANDRÉ. — Tu vois bien !

JACQUES BAUDIER.

Des Photographies sur l'Aviation

J'ai Vu rétribue immédiatement toutes les photos intéressantes sur l'Aviation et les Aviateurs. — Envoyez épreuves, et de préférence clichés ou pellicules à

M. l'Administrateur de **J'ai Vu**,
30, Rue de Provence, Paris.

Cavalerie roumaine sur la rive gauche de la Tchernia, près d'Orsova.



Les conducteurs d'artillerie font boire les chevaux dans le Danube. Face à Silistrie (en médaillon), le roi suit son armée au combat.

AVEC L'ARMÉE ROUMAINE DE TRANSYLVANIE

On a pu critiquer l'élan qui a porté notre nouvel allié, Ferdinand de Roumanie, à jeter sur la Transylvanie le gros de ses troupes. Le danger pour l'armée roumaine, a-t-on dit, n'était pas sur cette frontière, mais plutôt sur cette partie de territoire qui, avec le Danube, la sépare de la Bulgarie. C'était

ne pas comprendre que Ferdinand, pour rendre la guerre populaire, et amener son peuple aux sacrifices que cette résolution commande, devait envahir son Alsace-Lorraine à lui. C'est chose faite maintenant, et voici, sur ce document, l'armée roumaine à Orsova et à Dorna-Vatia où elle opère en liaison avec les Russes.

LA COURSE AUX DRAPEAUX

— Mon colonel, le renfort vient d'arriver.
— Combien?
— Deux cents, mon colonel.
— Merci.

Le colonel sort de son P. C. et va se rendre compte de la valeur physique de ce nouveau renfort.

— Eh bien, les enfants, ça roule?

Il passe dans les rangs, tapote les joues, cause, plaisante, rit et offre cigares et cigarettes qu'un vieux zouave africain tient dans deux musettes.

— Que faisais-tu, toi, dans le civil?

— Mécanicien, mon colonel!

— Et toi?

— Tailleur, mon colonel!

— Et toi, mon gros?

— Séminariste, mon colonel!

Et la promenade continue. Puis devant tout le groupe :

— Voyons, quels sont les sportifs là-dedans? Ceux qui ont fait du sport : sortez!

Il en sort une quinzaine!

— Prenez les noms, chef, et affectez-moi tout ce monde-là à la 42^e, première section!

Et voilà pourquoi dans ma section, sur cinquante poilus, j'en possède quarante-cinq de sportifs. Et tous sont des hommes solides, avec du cœur plein le ventre. C'est la section des casse-gueules! Pas de champions, pas de recordmen, pas de spécialistes : tout ça c'est des phénomènes, des phénomènes presque inutilisables. Des sportifs! Rien que des sportifs! Des débrouillards débrouillés! Des hommes capables d'efforts physiques variés, propriétaires d'un cerveau entraîné aux décisions rapides, capables enfin de fournir des performances brèves, violentes, de longue haleine et de patience.

Des hommes éveillés, intelligents, avec l'âme fortement trempée! Des hommes sachant obéir et apprendre à commander pour devenir les chefs de demain!

Voilà des hommes, des soldats et de futurs gradés!

Depuis août 14, j'ai sous les yeux des exemples frappants, admirables, sublimes! C'est par des faits authentiques, des anecdotes vécues, que l'on arrivera à faire voir aux autorités militaires et civiles tous les avantages à tirer d'une future éducation militaire-athlétique.

La préparation physique de nos soldats : voilà une nécessité qui s'impose!

◆ ◆ ◆

Après ce préambule passons aux faits, c'est-à-dire en première ligne : face aux Boches. Ils sont toujours là, devant nous, à quatre-vingt-mètres à peine. Nous avons travaillé toute la nuit à nos défenses accessoires. Nous rentrons. Le jour commence à poindre. La soupe aussi, car là-bas au tournant d'un boyau nous apercevons les têtes rougeaudes de nos braves et sympathiques cuistots.

Je pars boire un coup de jus quand brusquement une sentinelle se précipite vers moi :

— Mon lieutenant!

— Quoi donc?

— Venez voir... les Boches!... Les Boches ont planté des drapeaux... là devant leur tranchée...

— Qu'est-ce que tu me chantes?

Je monte sur la banquette de tir et je regarde... En effet il y a quelque chose... là devant... je distingue... je distingue des

espèces de fanions, des drapeaux... des drapeaux verts... Mais il ne fait pas encore très clair et... ma foi... Enfin attendons encore un peu et nous verrons bien de quoi il s'agit.

Je vais déguster mon moka et je m'en reviens très intrigué à mon observatoire.

Le jour arrive lentement. Un oiseau, là-bas, sur une branche décharnée, chante! Il est joyeux, le bougre! Il a l'air de s'enivrer de son chant. Il fait des pauses, puis reprend avec plus d'ardeur sa mélodie. Tout est calme et la nature entière a l'air de l'écouter...

Puis le jour lentement arrive et progressivement je distingue enfin la combinaison des Boches! A dix mètres en avant de leurs fils de fer, cette nuit, ils se sont ingénies à planter de grands drapeaux verts. Il s'en trouve un, à peu près, par intervalle de cinquante mètres. Au milieu de l'étoffe de chaque drapeau : un croissant! Je comprends! A notre gauche, le secteur est tenu par le ... tirailleurs algériens et les Boches naïfs, nous prenant — grâce à nos chéchias — pour des tirailleurs ont voulu spéculer là-dessus... croyant que la vue du drapeau islamique nous inciterait à la désertion! Très drôle!

Tous mes zouaves sont là au parapet à admirer ce pavoiement singulier. Je rends compte au commandant de compagnie qui, lui, rend compte au colonel. Et c'est tout. Les fanions sont toujours là, flottant au gré du vent...

◆ ◆ ◆

23 heures. — La nuit est noire. Il vente. Signe particulier et très rare : aucune fusée boche. Je viens de terminer ma tournée aux petits postes après avoir doublé les sentinelles. Tout le monde est à sa place. Les yeux de tous s'écarquillent, fouillent la nuit et, parfois quelques sentinelles frémissent à la vue d'une ombre vague... qui n'existe que dans leur imagination.

Pour ne pas changer, l'eau ne cesse de tomber. Des grondements lointains font vibrer l'air brumeux et trembler la pluie : tout paraît hostile. Il va falloir veiller ferme!

Soudain, une détonation, puis deux, puis dix, puis cent : la fusillade! Dans la tranchée, c'est comme une secousse électrique, un bruit confus d'armes remuées... des hommes qui se précipitent...

Je bondis au parapet. J'interroge : on ne sait rien. Les hommes, énervés, tiraillent rageusement.

— Cessez le feu! Faites passer!

L'ordre passe et seules, les balles boches continuent d'écrêter notre parapet. Les fusées partent des deux côtés. Des mitrailleuses ennemies sur notre gauche tirent... mais tirent...

Les balles passent comme des folles au-dessus de nos têtes en miaulant.

Puis le sergent W..., commandant une demi-section, arrive en courant :

— Mon lieutenant, les zouaves O... et P..., sont sortis sans autorisation pour aller prendre les fanions verts... Ils se seront fait voir...

— Merci. Qu'on attende.

— Bien, mon lieutenant.

Les Boches tirent maintenant avec leurs engins de tranchée; de grosses torpilles viennent s'écraser avec un bruit sinistre

entre les lignes. La terre tremble comme si elle avait peur... Encore quelques minutes, puis tout cesse comme par enchantement. Sauf une mitrailleuse là-bas qui a encore quelques soubresauts nerveux et qui enfin s'arrête. Le calme revient. L'eau tombe toujours. Les Boches ne sont pas venus... encore une alerte pour rien.

Je vais aux nouvelles de mes deux gaillards. Voyons... O... et P... parfaitement, cela ne m'étonne pas! Si encore ils ont pu rentrer! Ce sont les « jeunots » de la section : tous les deux de la classe 15! du dernier renfort. Deux jeunes gosses de Belleville, élevés ensemble, deux têtes énergiques de bouledogue.

Deux boxeurs, d'ailleurs, plein de « cran » et toujours prêts à cogner. Des « novices » de Wenderland, des habitués, des salles de culture physique qui, tous les soirs, après le « boulot », apparaissaient le torse nu, des six onces aux poings et commençaient leur « training ».

J'arrive à la droite du segment, où je trouve un groupe de zouaves entourant P... qui, dégouttant de sang, au milieu de quatre ou cinq fanions verts, explique l'histoire à ses copains.

Je m'approche : — Et O..., où est-il?

Le « bleuet » tout rouge, me regarde, puis, d'un geste vague, me montrant le terrain... devant...

— Il a été descendu, mon lieutenant... par une grosse torpille... Mais j'ai les drapeaux!

Farouche, un poignet fracassé par la même décharge d'explosif qui coucha l'autre, P... se pencha et ramassa de sa main valide tous ses trophées...

Et, tandis que ses yeux hagards revoyaient le spectacle, il m'expliqua, cependant que des hoquets lui montaient aux lèvres :

— Oh! il n'a pas souffert... Il est mort d'un seul coup... Tenez, mon lieutenant... à la campagne, vous savez, dans les champs... là-bas quand le semeur lance ses grains de blé... comme cela, d'un geste large... Eh bien... la torpille est arrivée et a envoyé « Nénese » de cette façon-là... et tous ses membres et ses chairs s'en sont allés ensemençant les sillons... les sillons de la victoire! Le pauvre vieux... il a pas souffert, vrai!

Le lendemain matin, P... rendait, tout doucement, son dernier soupir dans une ambulance du front après avoir eu la joie — la grande joie — de voir scintiller sur sa poitrine la médaille des braves, la plus belle, celle au ruban jaune!

Voilà un tout petit coin de l'immense champ de bataille où il y a des sportifs! Et c'est comme cela dans tous les coins où il y a des sportifs! Comme cela tous les jours, tous les jours, tous les jours...

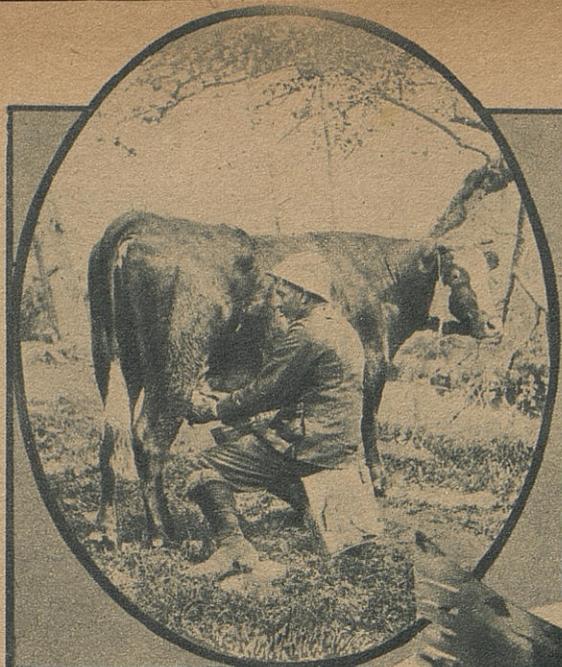
Au front, mai 1916.

Sous-lieutenant HENRY DECOIN.

Un Livre indispensable
qui n'existait pas
Petit Dictionnaire Orthographique
37.500 mots. Résout toutes les difficultés grammaticales et orthographiques. **de Poche**

Envoi franco contre mandat-poste de 1 fr. 80 adressé au Directeur de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, à Paris.

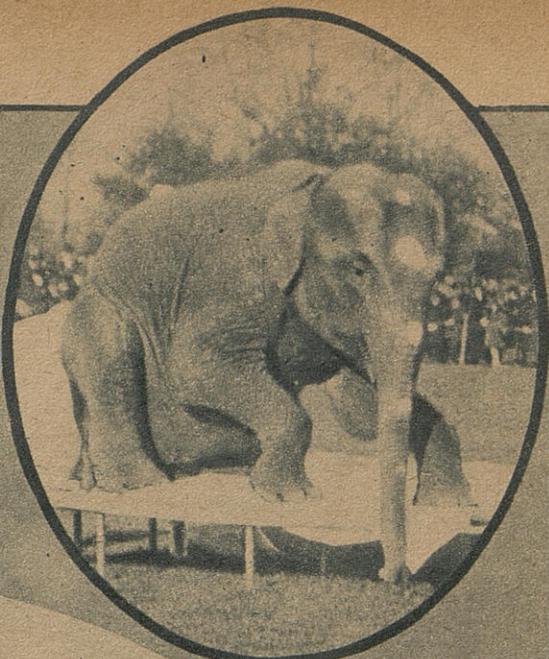
J'ai vu



La vache-mascotte d'un bataillon de chasseurs à pied.



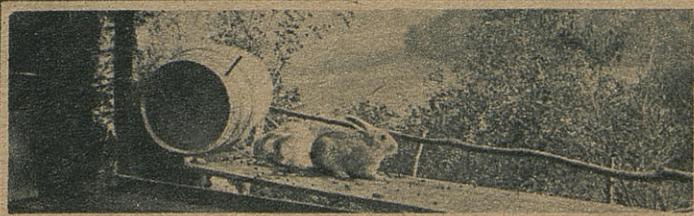
Les pécaris porte-bonheur de la 8^e compagnie du ... d'infanterie.



Un fétiche de forte taille: un éléphant d'un rⁿⁱ d'Hindous.



La poupée d'un "as" et à laquelle il doit, dit-il, toutes ses victoires.



Les lapins-mascottes d'une batterie d'artillerie.



La petite guénon fétiche d'un roi de l'air. Elle a vu tomber 8 avions-boches.

MASCOTTES ET FÉTICHES

On sait que les soldats ont pris l'habitude d'adopter un animal-mascotte, qui ne les quitte ni jour ni nuit, et qui est censé porter bonheur à la compagnie ou au bataillon. La réplique de celles qui, à l'arrière, tremblent pour l'être aimé, est assez ingénieuse : l'animal choisi, reproduit en miniature

ciselé dans un métal précieux, se porte le long du sautoir, ou à même la peau, en pendentif. Cette superstition à distance, encore qu'on puisse mettre en doute son efficacité, n'en procède pas moins d'une touchante pensée ; elle aura, en tout cas, l'avantage d'avoir remis en honneur la mode des breloques.

EN MARGE DE LA GUERRE



La musique de la garde royale serbe a donné à Paris, le dimanche 17 septembre, un concert dont

le succès fut très vif. (Au centre) : à côté du chef de musique, l'attaché serbe M. Stépanovitch.



Le général Pau (+) rentre en France après un séjour de huit mois en Russie. On voit que le général porte maintenant la barbe.



Aux Invalides, le g^e Cousin à l'aumônier divisionnaire a remis la croix de la Légion d'honneur à l'aumônier divisionnaire Sainte-Marie.



Un prêtre roumain bénit les ambulances offertes à la France par les Roumains de Paris.



M^{me} Paule Andral, disparue de la scène, rentre à l'Odéon, dans l'Arlesienne. (A droite) : M. Régnier, sous-préfet de Reims, dont l'héroïsme est à toute épreuve.



Hercule au front. Un marcheur qui jongle avec deux obus de 100 kilos.



Un nouvel engin de tranchée qui fit, paraît-il, paraître merveille à la dernière offensive de la Somme.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 14 au 20 septembre.

JEUDI 14 SEPTEMBRE. — Prise de Bouchavesnes.
 — Le roi de Grèce fait appel à M. Dimitracopoulos.
 VENDREDI 15. — L'emprunt de guerre voté par la Chambre à l'unanimité.
 — Les Serbes progressent en Macédoine.
 SAMEDI 16. — Les troupes britanniques enlèvent d'assaut Courcelle-le-Vieil, Martinpuich et Fers.
 — Les Italiens reprennent l'offensive sur le Carso.
 — M. Dimitracopoulos renonce à former le cabinet grec.
 DIMANCHE 17. — Les Bulgares fuient en déroute vers Florina.
 — Nouveaux progrès britanniques au sud de l'Ancre.
 LUNDI 18. — Le cabinet grec est constitué par M. Calogeropoulos antivenizeliste.
 — Nous prenons Vermandovillers et Berny.
 MARDI 19. — Nous prenons Denicourt. L'ouvrage du « Quadrilatère » est emporté par les Anglais.
 — En Macédoine, nous occupons Florina.



Miss Wanson sert en Angleterre dans le corps des aviateurs. (Au-dessus) : la foule à Londres acclame le lieutenant Robinson.

LE BOUIF VOYAGE !...

Bicard, dit "Le Bouif", envoyé par un major vers la ville de Saint-Aubin, écrit à son épouse "Ugénie" le récit de ses pérégrinations.

Ces impressions de voyage du Bouif : Sur la Voie, La Vie de Château, A la Mer, Dans la Montagne, pleines d'observations que soulignent les dessins de Manfredini, feront la joie de ceux pour qui le maître fantaisiste G. de la Fouchardière les transcrit pendant quelques semaines dans "En Route" !...

La publication de

LE BOUIF VOYAGE !...

a commencé dans les numéros 14 et 15 (numéros des 14 et 21 septembre) d'"En Route", la grande Revue hebdomadaire illustrée du Tourisme qui paraît les jeudis. Le numéro : 30 centimes. Abonnements d'un an : 15 francs.

CE QUI RESTE OU PRESQUE DE LA RACE ARMENIENNE MARTYRE

Les réfugiés arméniens dans le collège de la mission lazarisite d'Ourmiah.



Les kurdes, tueurs d'Arméniens.

Cette guerre, pourtant si fertile en horreurs, n'a rien vu de plus atroce que ces tueries systématiques d'Arméniens exécutées de propos délibéré, et sans même, comme dans tant d'autres cas, le semblant d'excuse de l'ivresse du combat. Les Turco-Allemands ont tué de l'Arménien comme on tue du rat, avec l'idée bien arrêtée d'exterminer la race entière. A peine quelques

Les exécuteurs des hautes œuvres des Turco-Allemands.

malheureux, ceux que nous donnons ici, ont-ils pu échapper au massacre en se réfugiant dans la mission lazarisite française d'Ourmiah, en Perse. Ils y ont trouvé, avec le réconfort moral, cette large hospitalité que seule, la France, protectrice traditionnelle des opprimés de l'univers entier, assure à tous ceux qui avec confiance courent se réfugier en elle.



Une photographie unique de blessés arméniens à Erzinjian, après le passage des Turcs.

J'ai vu...



LA RUADE DANS LA RIVIÈRE

Le temps des terribles charges de cavalerie est bien passé, ou n'est pas encore revenu. Mais il n'en faut pas conclure que le rôle du cavalier moderne, quoique moins prestigieux, soit dénué de risqués ou d'héroïsme. Les fatigues et les dangers du métier de convoyeur ou d'artilleur monté sont égaux à ceux du

fantassin. Le passage à gué des rivières est notamment fécond en difficultés; témoin cet accident qu'un instantané a pu saisir. Le cheval s'est cabré, désarçonnant son cavalier qui barbote dans l'eau glacée, et se noie, tout simplement. On s'en rend compte à l'expression de son visage angoissé, qui crie: "Au secours!"